

Véronika Loubry

LA VIE *m'a réservé*
bien des SURPRISES



Véronika Loubry a affronté avec courage les changements et les épreuves, de l'arrêt de sa carrière d'animatrice pour se consacrer à ses enfants à la terrible nouvelle du cancer de son compagnon. Dans son livre, elle revisite les moments marquants de sa vie et se livre comme jamais auparavant.

À 55 ans, cette animatrice vedette s'est adaptée à son époque et a complètement réinventé sa vie. Suivie par des milliers d'abonnés sur ses réseaux sociaux, qu'elle considère comme ses « Instaamies », elle partage les clés de son bonheur et encourage chacun à accepter les surprises de la vie.

À travers des souvenirs et des anecdotes, elle dévoile sa philosophie qui lui permet d'avancer avec sérénité face aux défis de la vie.

Les MEILLEURS CONSEILS
pour faire face aux ÉPREUVES,
SE RELEVER *et vivre dans la* JOIE !



Véronika Loubry, ancienne animatrice vedette de télévision, multiplie les casquettes et s'est reconvertie en créatrice de mode et influenceuse. Sur son compte Instagram @veronikaloubry, elle partage son quotidien et prend la parole pour lutter contre les diktats, notamment celui de l'âge.



ISBN : 979-10-285-3083-9
Prix : 18 €

LA VIE *m'a réservé*
bien des **SURPRISES**

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon!
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Édition : Camille Le Dain
Correction : Audrey Peuportier
Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau
Design de couverture : Claire Mieyeville
Photographie de couverture : © Sylvia Galmot

© 2024 Leduc Éditions
76, boulevard Pasteur
75015 Paris
ISBN : 979-10-285-3083-9

Véronika Loubry

avec la collaboration de Paola Dicelli

LA VIE *m'a réservé*
bien des **SURPRISES**

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Chapitre I	
Le mur	11
Chapitre II	
Une enfance heureuse	21
Chapitre III	
Les débuts à la télévision	41
Chapitre IV	
Amour(s) et succès	65
Chapitre V	
Donner la vie et renoncer à tout	77

Chapitre VI	
La nature, mes voyages	99
Chapitre VII	
Retour à la ferme	119
Chapitre VIII	
« Le phénomène qu'Instagram n'a pas vu venir »	137
Chapitre IX	
Mes Instaamies	157
Chapitre X	
Ode au temps qui passe	169
Remerciements	197

Tout au long du livre, vous pouvez scanner des QR codes qui vous renverront sur le compte Instagram de Véronika où des vidéos illustrent ses propos.

PRÉFACE

On a tous un souvenir avec Véronika Loubry, cette femme plurielle qui a souvent changé de registre. Le mien est lié à l'émission à succès *Star News* diffusée sur M6 dans les années 1990. Après l'école, je regardais les derniers gossips des célébrités et mon regard était aussi porté sur cette animatrice pas comme les autres. Douce, pétillante, naturelle, belle, Véronika Loubry sortait du lot. Elle dégageait une énergie et une bienveillance qui faisaient d'elle, une fille à suivre.

En miroir au titre de son livre *La vie m'a réservé bien des surprises*, je n'aurais jamais imaginé à cette époque, qu'un jour nos parcours se croiseraient. La vie est décidément... surprenante ! Devenue moi-même journaliste, j'avais à cœur de traiter le sujet de ces femmes accomplies qui rencontraient un succès immense au-delà de la cinquantaine. Un couperet dans nos sociétés, un âge synonyme d'invisibilisation et d'injonction à quitter la scène des affaires, les centres de pouvoir et d'autres sphères. Cette mise à l'index se ressent dès la quarantaine

naissante, d'ailleurs. Pour autant, j'observais de plus en plus de « récalcitrantes » : des quinquas, des sexagénaires, des septuagénaires – anonymes ou célèbres – toujours là et en confiance de surcroît !

Marquée par mes interviews de Jane Fonda, Maye Musk, Ronit Raphael, et tant d'autres, j'ai voulu investiguer la question. Je me souviens que Maye Musk m'avait dit gérer personnellement son compte Instagram, que ce réseau lui avait donné une voix encore plus forte, une liberté. Je me suis donc mise en quête de la femme française incarnant le mieux ce phénomène sociétal et médiatique ; une « femme *Forbes* » entreprenante, résiliente, inspirante. Rapidement, j'ai trouvé le profil idéal pour mon sujet : Véronika Loubry. En coulisse, j'ai commencé à scruter son univers, à mesurer son impact, à apprécier ses contenus authentiques, frais, informatifs... Un jour, fashionista, un jour bénévole, un jour femme d'affaires partageant son marathon, un jour épouse guerrière, un jour mère aimante, un jour philosophe avec des citations à méditer, et, souvent, tout à la fois ! J'ai (re) découvert un sacré bout de femme ! J'ai en outre appris que nous fréquentions la même adresse à Paris, l'institut French Touch Montaigne, et en discutant avec les fondatrices, Lily et Sophie Gruber, j'ai eu connaissance d'un élément déterminant. « *Sabah, parmi notre clientèle de rêve, sache que nous n'avons jamais vu une femme au pouvoir de prescription aussi important que celui de Véronika Loubry ! Elle dépasse de loin les actrices, les footballeurs et les stars de*

PRÉFACE

téléralité que nous recevons. Un post de Véronika et c'est une explosion dans nos réservations ! », m'ont-elles confié.

Dès lors, il me fallait rencontrer cette femme influente...

Quelques mois après la sortie de l'article, je prends de nouveau la plume pour rédiger cette préface. Oui, la vie nous réserve bien des surprises, chère Véronika ! Aujourd'hui, en découvrant ton histoire en avant-première, de Saint-Brevin-les-Pins à Aix-en-Provence, de TF1 à *Forbes*, je te dis mille mercis de te raconter en toute authenticité. Venant de toi, il n'aurait pas pu en être autrement. Dans le roman de ta vie, je me suis retrouvée dans certaines séquences, et je sais que les futurs lectrices et lecteurs aussi. Page après page, on s'identifie, on rit, on pleure, on fait son introspection, on crie, on applaudit, on prie, on gratifie la vie, et on se dit qu'elles sont chanceuses, tes Instaamies.

Véronika, 2024 sera ton année et celle de Gérard, « ton homme » ! Ajoute dans ta liste de projets une grande célébration, car je sens que nous serons nombreux et nombreuses à venir vous manifester notre amour.

Sabah Kaddouri

Chapitre I

LE MUR

« Là où il y a de l'amour, il y a de la vie. »

Mahatma Gandhi

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé la vitesse, une passion qui me vient de mon père. Avec mon premier salaire, je lui ai offert une Honda 125, la moto de ses rêves, elle est encore intacte aujourd'hui, dans la cave de notre immeuble, comme s'il ne s'en était jamais servi. Il la bichonne, il la chérit et elle deviendra bientôt un objet collector. Moi, j'ai pratiqué tous les sports, même les plus extrêmes. Ce n'est pas un hasard si mon fils s'appelle Ayrton, comme Ayrton Senna, le coureur automobile. Gérard, l'homme de ma vie depuis huit ans, partage la même passion. Ensemble, nous aimons parcourir les routes de ma si belle Provence, enfourchant la Harley sur un coup de tête. Le soleil couchant, les paysages qui défilent à toute vitesse, le vent sur le visage, nos balades ressemblent à un film qui passe devant mes

yeux. Dans cette lumière orangée, la tête appuyée contre l'épaule de Gérard, je me répète cette phrase de Jean d'Ormesson : « Vous avez le droit d'être heureux, oui vous avez le droit d'être heureux. » Et puis... le mur.

Voilà l'effet que cela m'a fait lorsque j'ai appris la nouvelle. Quand le médecin a prononcé bien distinctement le mot « cancer », j'ai eu l'impression de me prendre un mur en pleine face. Six lettres qui provoquent un tsunami, un mal qui vous terrasse et qui m'ont mise en miettes, en lambeaux, à tel point que les mots en sont venus à me manquer. Et dire que tout est parti d'une banale prise de sang pour contrôler le taux de cholestérol de mon amoureux, dont le cachet à prendre quotidiennement était devenu une contrainte : « Je suis sûr que j'en n'ai plus, du cholestérol ! » me répète-t-il souvent. Je me joins à lui pour aller au laboratoire. Notre médecin a écrit sur l'ordonnance de mesurer les marqueurs tumoraux parce qu'il y a de plus en plus de malades du cancer et que c'est toujours bien de les contrôler, ça ne peut pas faire de mal.

Les heures passent et on retourne à nos occupations quotidiennes, oubliant presque notre passage du matin au milieu des aiguilles, des éprouvettes et des tubes à essai. La sérénité qui entoure notre cocon est brutalement interrompue à dix-huit heures. Gérard reçoit un message du laboratoire et, comme s'il avait une mauvaise intuition, il me demande de les rappeler. On me répond de manière laconique : « Madame Loubry, nous avons les résultats de votre mari. Quelque chose cloche. Est-ce que vous pouvez revenir faire une deuxième prise de

sang ? » Le mien se glace littéralement, mais je prends le problème à bras-le-corps à mesure que je le vois défaillir. Il ne veut pas affronter le mauvais pressentiment qui commence à le submerger. Il sent qu'un truc ne va pas et qu'il y a quelque chose d'anormal dans ses analyses de sang.

Mais pour le moment, nous sommes dans l'expectative. J'essaye toujours de voir le verre à moitié plein et je n'ai de toute façon pas d'autre choix que d'agir ainsi, devant la détresse de mon homme. Alors je n'y vais pas par quatre chemins et compose le numéro du laboratoire : « Bonjour docteur Armand, qu'est-ce qui ne va pas ? Que se passe-t-il ? » Dans ma tête, je ne pense à rien d'autre qu'à ces mauvais résultats.

« Votre compagnon devrait avoir des marqueurs entre 0 et 30. Ils sont à 19 000 », répond la voix à l'autre bout du fil. Nous n'avons pas le choix : il faut immédiatement revoir notre médecin. Ce fameux médecin, Valéry, a probablement sauvé la vie de Gérard en faisant contrôler ses marqueurs tumoraux, car il n'avait aucun symptôme, il était en pleine forme. Sans ce diagnostic précoce, il ne serait certainement plus de ce monde pour me lire car, dixit les médecins : « Ce cancer insidieux provoque des embolies pulmonaires et des crises cardiaques. » Depuis, j'incite d'ailleurs régulièrement les gens à faire vérifier ces marqueurs tumoraux.

À nouveau, une prise de sang. Le début d'une longue série d'aiguilles qui lui piquent le bras et... me perforent le cœur. Les marqueurs augmentent de manière vertigineuse. Devant notre inquiétude et notre incrédulité,

je sais qu'une seule personne peut nous aider : notre médecin. Lui peut me dire ce qu'il faut faire. Dans un tourbillon d'angoisse, de peur et de fièvre, je l'appelle en cachette : « Véronika, c'est pas bon, ton compagnon doit immédiatement faire un scanner, et on avisera. Je ne vous lâche pas et, surtout, ne te réfère absolument pas à Internet. » En y repensant, je sais que lui savait certainement, mais il est resté professionnel et bienveillant.

Avant même que le mot « cancer » ne soit prononcé, celui de « scanner » sonne déjà comme une terrible mise en bouche. Suis-je rassurée ? Pas vraiment. Avec le recul, je me souviendrai toute ma vie de ce scanner. Ces images, ces sons, et la présence indispensable de son petit frère Franck, qui a répondu présent à la première minute de ma détresse. Il a été le rempart aux émotions qui pouvaient me submerger et je le remercierai toute ma vie.

Malgré tout, je garde l'espoir que cet examen s'avère rassurant et vienne clore cette terrible journée. Que l'on rentre chez nous et que l'on n'en parle plus. Demain est un autre jour et à nous de nouvelles aventures ! Mais au fond de moi, comme une douleur sourde, comme une intuition profonde, je sais, je le sens. De l'amour naît l'instinct.

Et la journée ne se termine pas. Généralement, quand une personne réalise un scanner, on lui dit : « Revenez dans un an, dans six mois. » Cette phrase, j'aurais tellement aimé l'entendre. De manière objective et assez lucide, je sais que le médecin va nous dire : « Suivez-moi. » Deux mots laconiques pour nous signifier qu'il va falloir être de nouveau patients, solides, courageux.

L'effroyable formule est clairement prononcée par le professeur en blouse blanche.

Une déflagration, comme une moto lancée à toute vitesse contre un mur. C'est ce qu'il se passe à l'intérieur de mon corps, j'implose, je suis en ruines, plus aucun son ne sort de ma bouche, je suis anéantie. Franck l'est également, mais aucun de nous deux ne montrera rien à Gérard à partir de ce jour, comme une règle tacite entre nous. Bien sûr, le diagnostic n'a pas encore été établi, mais je ne me fais plus guère d'illusions. L'optimisme n'est plus permis, et j'ai envie de hurler dans les couloirs de cet hôpital. Je ne le fais pas. Inconsciemment, j'économise les cris de désespoir et de rage pour les semaines à venir. Devant lui, je m'efforce d'être le plus mesurée et le plus rassurante possible.

Mon homme a un cancer. Ce mot, je le pense, mais je refuse de le formuler clairement, car il viendrait mettre un frein brutal à tous ces beaux moments que nous partageons ensemble depuis huit ans, depuis ce jour de mai 2016 où nous nous sommes rencontrés. Je suis d'abord tombée sous son charme en voyant une photo de lui, au milieu d'autres amis. Une proche nous a mis en contact et nous avons échangé pendant un mois au téléphone avant de fixer un premier rendez-vous. Une évidence. Mon âme sœur. Nous ne nous sommes plus quittés.

La vie réserve parfois d'étranges surprises, car nous étions en train d'acheter notre maison et de sceller notre vie future. Sur l'échelle du bonheur, nous étions au plus haut, si haut que, naïvement, je pensais que rien ne pourrait nous arriver. Mais tutoyer les cimes

de la félicité n'empêche pas la chute, et cette chute est terrible, vertigineuse, effrayante. Le retour à la réalité est d'une violence rare, sans nom, c'est une épreuve que Dieu nous envoie et qu'il va falloir affronter : « Pourquoi nous ? Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Est-ce que quand tout est rose, il doit forcément y avoir des rayures noires ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ? » Mais c'est comme ça... Chercher des raisons ne ferait pas avancer le problème, il va falloir vivre avec cette maladie, tout simplement. Aujourd'hui encore, à l'heure où ces lignes sont écrites, mon cœur bat au rythme de ces marqueurs impitoyables qui montent et qui descendent comme de terribles montagnes russes que j'espère éphémères.

Lorsque je pose mes yeux sur le visage de Gérard, dans le bureau du professeur, ce n'est plus un homme que je vois. L'homme à la virilité évidente et à la présence rassurante s'est effacé discrètement derrière un enfant de 12 ans, perdu et totalement anéanti. Alors je dois passer outre mon chagrin, être forte, car sinon, je le sais, j'en suis certaine, il sera démuni et pourrait être susceptible de jeter les armes. Cette détermination à aller de l'avant, je dois aller la puiser au plus profond de mon moi intérieur, qui est complètement déchiqueté : « J'ai les épaules, je peux tout prendre sur moi », me dis-je. Dans ma tête, cette phrase devient mon mantra. Ce sera comme cela et pas autrement. Je vais devenir une amazone, une guerrière, la muraille de Chine pour mon amoureux, pour nous, pour notre futur. Je le sais maintenant, plus rien ne sera comme avant, et je serai à ses côtés coûte que

coûte. Mes nuits déjà courtes le seront encore davantage, au rythme de ses respirations, comme je l'étais avec mes enfants, je suis redevenue une gardienne, une maman. Je vais veiller sur lui, veiller à ce qu'il respire bien.

Le diagnostic finit par tomber : cancer du pancréas, de la rate, métastasé au foie stade 4. Il s'est fait attendre, ce terrible diagnostic, mais il est là. Pendant la Covid, j'ai moi-même côtoyé à petite échelle les hôpitaux, les examens, les blouses blanches. En passant de la terrasse à la cuisine, j'ai brusquement perdu la vue de l'œil gauche. La sentence est tombée rapidement : thrombose de la veine centrale, une sorte d'AVC de l'œil. Comment vivre sans voir à 80 % d'un œil ? Pendant des semaines, je fais face à ma plus grande peur, me faire triturer les yeux, à essayer de comprendre pourquoi ça a brûlé à cet endroit. Et puis je me mets à parler à mon œil, chaque matin : « Mon petit œil, tu vas guérir, prends ton temps, mais tu vas y arriver. » Que l'on y croie ou non, tout s'est revascularisé en six mois grâce à cette autopersuasion, qui a laissé stupéfait le corps médical. Il ne me reste à ce jour qu'une petite tache sur l'œil. Ces taches, qui sont aujourd'hui dans le corps de mon amoureux et que j'exècre.

Mais, enfin, les mots sont posés sur ces maux invisibles qui tourmentent l'homme que j'aime. Devant nous, le professeur est gêné. Que dire dans ces cas-là ? Peut-être tenter une note d'espoir : « Vous avez un cancer mais il est opérable », souligne-t-il en guise de réconfort. Il n'en faut pas plus à Gérard pour reprendre espoir. Le terme « opérable » est comme une bouée à laquelle il s'accroche.

Sauf que cette bouée n'est pas un rempart contre la noyade. Nous enchaînons les diagnostics médicaux qui se contredisent tous un peu plus et nous sommes sur un radeau, passant d'une vague d'espoir au désespoir en une seconde. On parle même d'un traitement à Marseille.

Mais je veux qu'il reste chez nous, car notre cocon sera sa force de guérison, je le sais. Alors je prends mon téléphone et vois la photo d'un oncologue qui travaille à Aix, c'est un ponté dans son domaine, qui écrit des livres et donne des conférences dans le monde entier. C'est aussi lui le fondateur du « Centre Ressource ». Sans hésiter, je me rends dans son hôpital, sans rendez-vous, avec son portrait dans mon portable et mon bagout comme seuls bagages. Dix minutes plus tard, un signe du Ciel, mon ange gardien passe devant moi : « Docteur Mouysset ? Est-ce que je peux vous voir, s'il vous plaît ? » lui dis-je d'une petite voix. « Suivez-moi dans mon bureau. » Cinq mots si importants pour moi, pour nous. Des mots qu'on n'oublie pas, des mots que je n'oublierai jamais. Je voudrais d'ailleurs rendre hommage à cet homme exceptionnel. Je me suis tout de suite sentie en confiance avec lui grâce à sa bienveillance et sa douceur. C'est quelqu'un d'incroyable et d'un humanisme inimaginable. Pour moi, c'est bien plus qu'un docteur, ce sera certainement un ami... après. Aujourd'hui, il est là pour nous aider à traverser ces durs moments, et chaque jour je me dis que mon instinct ne m'a pas trompée.

Pendant cette période, devant mon amoureux, je ne montre rien, mais quand je suis seule, je m'écroule

souvent, littéralement. La forêt aux alentours devient un refuge dans lequel je peux hurler, extérioriser toute cette colère contenue lorsque nous étions à l'hôpital. J'ai une terrible douleur à la poitrine, physiquement et émotionnellement, j'ai mal à mon amoureux. Je lui demande alors une chose bien précise : de ne rien regarder sur Internet, comme le médecin nous l'a conseillé, surtout pas ! Et il m'en fait la promesse.

Nous venons d'apprendre une terrible nouvelle, nous sommes à terre, mais nous n'allons pas y rester. J'en fais le serment, ce cancer, il ne gagnera pas. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne triomphe pas, et si d'aventure je suis submergée par la tristesse, la montagne Sainte-Victoire d'Aix-en-Provence sera l'unique témoin de ma faiblesse.

Parfois, dans les confins de la nuit, il m'arrive d'avoir peur, peur d'être sans lui, de ne plus sentir sa main, son épaule sur laquelle je m'appuie lorsque nous sommes en moto. Et alors, j'ai envie de hurler, mais je ne cède pas à ce sentiment. À chaque fois, la colère passée, je redeviens toujours celle que je suis : déterminée, fonceuse, opiniâtre, ultra-positive, qui n'a peur de rien, qui a tout connu et qui peut tout combattre. J'ai soudain le déclic pour écrire ce livre, dans lequel je vais me livrer comme jamais.

Tout en me battant à ses côtés. Je vais y aller à fond. Je vais parler haut et fort de ce mal, briser les tabous, parler de ma vie privée, de ma carrière, de mes échecs, de mes enfants, de ma famille, de mon homme et de ce combat. Je vais tout vous raconter avec la spontanéité et la vérité qui me caractérisent tant. Quant à Gérard

et moi, ce n'est pas notre dernier *roadtrip*. Bien évidemment, on la fera, cette route 66 que j'aimerais tant lui faire connaître, et je suis certaine que l'on découvrira le Grand Ouest américain. *Fight baby*, c'est ce que dit la chanson de Scorpions que l'on écoute à présent. Ce mur, je vais l'aider à le franchir, comme je l'ai toujours fait jusqu'à maintenant et aucun obstacle ne pourra se mettre en travers de ma route.

Chapitre II

UNE ENFANCE HEUREUSE

« Il reste toujours quelque chose de l'enfance. »

Marguerite Duras

Je suis une fille de la nature, la campagne est une seconde maison pour moi depuis toujours. Les champs, l'absence de bruit et l'air pur suffisent à me ressourcer, et ma naissance en est le plus fort témoignage. Je devais voir le jour à Nantes, la grande ville la plus proche de Saint-Brevin-les-Pins, où vivaient mes parents, celle où l'on se rendait pour des soins médicaux, des déjeuners au restaurant, des courses dans les magasins. Mais je n'avais pas encore pointé le bout de mon nez que j'ai préféré les champs à l'urbanisme ! Mes parents n'ont pas eu le temps d'arriver à la clinique nantaise, car les contractions ont débuté sur une petite route de campagne, et c'est ainsi que j'ai poussé mon premier cri le 22 juin 1968, à proximité de Paimbœuf, un petit village où, je

l'avais toujours espéré, il y avait au moins du pain et du bœuf ! (Je vous l'accorde, ce n'est pas le plus beau nom de ville, j'aurais pu naître dans une ville avec un nom plus glamour !)

Petite, je passais toutes mes vacances d'été chez mes grands-parents, qui possédaient une ferme à Vue, en Loire-Atlantique. Ce n'était qu'à quelques encablures de Saint-Brevin, mais j'avais la sensation d'être ailleurs, c'était une parenthèse enchantée qui devenait mienne dès l'arrivée de l'été, et parfois également les week-ends.

Comme mes parents travaillaient un mois pendant les grandes vacances, mes grands-parents devenaient mes protecteurs, l'espace de quelques semaines. Dans la ferme, chacun mettait la main à la pâte, et c'est ainsi que tous les matins, à tour de rôle, mes cousins et moi nous relayions pour aller chercher le lait dans l'étable voisine, comme de vrais petits agriculteurs en herbe, pour notre plus grand plaisir ! Les choses simples suffisaient à notre bonheur. Pour nous amuser, il y avait nos cascades dans les bottes de foin (qui provoquaient la colère de ma grand-mère Marie !), le poulailler où l'on allait chercher les œufs en pyjama, le lait de la ferme voisine qu'on récupérait tous les matins, les tracteurs, les vendanges.

Chaque année, mon grand-père nous faisait écraser à tour de rôle les raisins pieds nus dans son moulin, comme le veut la tradition. Et pour nous réchauffer, il n'y avait que des briques, un cérémonial où mon grand-père Paul faisait office de maître d'œuvre. Devant le feu de cheminée, le soir, il enroulait les briques dans du papier journal et les disposait ensuite dans notre lit, un

système rudimentaire dont je garde des souvenirs émus. Combien d'entre nous avaient des grands-parents qui n'avaient pas de chauffage ? Nous n'avions même pas de salle de bains, ce qui paraît complètement dingue aujourd'hui. On se lavait dans l'évier de la cuisine et les toilettes sèches se trouvaient au fond du jardin. Je me souviens qu'il fallait avoir fait son dernier pipi à dix-neuf heures, sinon nous avions peur de traverser le jardin, la nuit tombée. Voilà pourquoi je suis sans doute si proche de Karine Le Marchand, parce qu'avec son émission *L'amour est dans le pré*, elle fait ressurgir en moi des souvenirs d'enfance ! Je vous rappelle que j'ai 55 ans et que l'on parle d'une autre époque, mais qui reste à jamais très chère à mon cœur. On se débrouillait et, bien souvent, on arrivait à faire de belles choses.

Aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de croiser des personnes d'un certain âge, je ne peux pas m'empêcher de penser à mes grands-parents et à chaque fois que j'en vois dans la rue, je les prends systématiquement en photo de dos, comme si je les retrouvais. En songeant à mon grand-père, je revois toute mon enfance qui défile et ces vacances passées à la ferme, des moments de bonheur et d'insouciance que je n'ai jamais oubliés. Mon pépé et son bâton, derrière lequel on marchait en file indienne en pyjama, au petit matin, à la recherche des renards : il mettait le bâton dans un trou en nous faisant croire que le renard l'attrapait de l'autre côté.

C'était un grand conteur, nous pouvions passer des heures à l'écouter nous raconter ses souvenirs de guerre, il nous faisait même faire de la balançoire en comptant

en allemand ! Sans doute un reste de son passé, lui, l'ancien prisonnier des nazis qui arborait fièrement sur son habit de paysan la médaille de guerre qu'il avait reçue à la Libération. Assis en cercle autour de lui, nous écoutions le plus attentivement possible afin de ne pas perdre une miette de ses récits qui nous semblaient incroyables, improbables, si lointains et qui nous effrayaient parfois.

Mes chers grands-parents, Paul et Marie, habitaient près d'un moulin qui avait été réquisitionné par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce même moulin allait servir des années plus tard de lieu de tournage pour le film *Le Grand Chemin* de Jean-Loup Hubert. On peut d'ailleurs y voir une scène marquante avec Anémone dans laquelle on aperçoit cet édifice cher à mon cœur. Quand je retombe sur ce long-métrage, je suis envahie par la nostalgie devant ces paysages, devant ce moulin... et devant ce « grand chemin » que j'ai si souvent emprunté et qui me ramène indubitablement à mon enfance auprès de mes grands-parents. Ma grand-mère m'a donné cette force de vie qui m'accompagne toujours aujourd'hui. Depuis, la ferme a été vendue, mais il m'est arrivé de m'y rendre et de ressentir encore en fermant les yeux toutes les réminiscences de ces tendres moments passés à leurs côtés. De mon regard d'adulte, tout m'a semblé beaucoup plus petit, le chemin, la maison, et même le moulin, qui n'avait plus l'allure du géant de mon enfance. C'est fou comme quand on grandit, tout vous semble plus petit.

À Saint-Brevin, j'avais une autre grand-mère, Mauricette, que j'aimais profondément et que nous

allions voir régulièrement. Quand je pense à elle, je me dis que je donnerais n'importe quoi pour me retrouver à nouveau dans son salon pour boire le thé et manger les petits gâteaux qu'elle nous préparait avec tellement d'amour. Elle était si pudique et réservée, ma mamie Momo. Sa vie n'a pas été facile, elle ne s'est jamais plainte et s'est éteinte seule dans son lit. Je regrette maintenant de ne pas avoir passé plus de temps avec elle et de ne pas l'avoir couverte de bisous, car quand nous sommes petits, la vieillesse des grands-parents peut faire peur. Tous les week-ends, nous allions rendre visite soit à l'une soit à l'autre, mes parents nous ont élevés dans ce respect des aînés.

De mon enfance, j'ai gardé la même personnalité. J'ai toujours été une fille très gaie, très active, à l'écoute des autres, un vrai petit clown ! Les années n'ont pas eu beaucoup de prise sur mon caractère et, avec le recul, j'ai toujours eu l'impression d'être curieuse et de poser sans cesse des milliers de questions à mon entourage, ce qui les saoulait réellement ! Une bavarde invétérée, au grand dam de mes professeurs à l'école ! Mes parents me racontent souvent que lorsque j'étais petite, nous partions en vacances dans l'est de la France et allions au restaurant, il leur arrivait de tourner la tête et de ne plus me voir. J'étais tout simplement dans les cuisines avec la brigade, en train de discuter, mon occupation favorite.

J'ai toujours été très sociable, aussi bien avec les enfants qu'avec les adultes. Pour moi, il n'y avait pas de différence, je recherchais aussi bien la compagnie des petits